



HAL
open science

Saussure et les anagrammes

Josette Larue-Tondeur

► **To cite this version:**

Josette Larue-Tondeur. Saussure et les anagrammes: Le symbolisme phonétique. Saussure et la psychanalyse, Aug 2010, Cerisy-la-Salle (50), France. halshs-00511121

HAL Id: halshs-00511121

<https://shs.hal.science/halshs-00511121>

Submitted on 24 Aug 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Saussure et les anagrammes ou Le symbolisme phonétique,
Josette Larue-Tondeur (Paris-Ouest-La Défense ; ParisX-Nanterre)

Le Saussure des *Anagrammes*, qui perçoit un second message sous le premier, est loin de l'arbitraire du signe linguistique, comme l'a montré Starobinski : il est proche des poètes, qui utilisent les contraintes sonores en plus du sémantisme. Saussure a manifesté quelque réticence envers les forces obscures du psychisme en arrêtant ses recherches sur les anagrammes parce qu'il s'était rendu compte que l'existence éventuelle de ces mots sous-jacents était involontaire. Pourtant ce travail révèle qu'il avait l'intuition de la primauté du signifiant, cher à Lacan, qui s'affirme en psychanalyse et en poésie.

Le symbolisme phonétique, à savoir l'attribution d'un sens aux sonorités, est souvent prudemment écarté des recherches linguistiques sous prétexte de scientificité parce que c'est un sujet délicat. Il mérite pourtant qu'on l'envisage sérieusement car il recèle probablement l'une des clés essentielles au fonctionnement de la parole, qui n'échappe guère à l'affectivité. Si les phonèmes sont dépourvus de sens dans la langue, ils en véhiculent dans la parole.

Nous verrons d'abord les faits établis, puis la tendance à imiter formellement ce qu'on veut exprimer et enfin le rôle de l'Inconscient collectif dans ce domaine.

I Les faits

Les premières études sérieuses sur le symbolisme phonétique ont été entreprises par Edward Sapir¹ pour montrer la corrélation universellement reconnue entre sonorités et sémantisme du type taille, luminosité, agressivité, tristesse, etc. C'est à lui que nous devons l'expression « symbolisme phonétique ». Il a utilisé des logatomes, c'est-à-dire des fragments de mots dépourvus de sens, pour proposer à des sujets des associations sémantiques telles que la grandeur ou la clarté. La corrélation statistique est indéniable. Ses expériences semblent montrer que certains traits phonétiques sont porteurs de sens. Ainsi, le phonème /i/ est perçu comme petit et clair, /a/ est considéré comme grand, /u/ est vu comme sombre. Sapir estime qu'il y a association entre l'aperture et la taille de l'objet. Köhler, en 1929, a mis en évidence les traits de rotondité vs angularité qui s'attachent aux groupes phonématiques /maluma/ vs /takete/ en les faisant associer à des figures visuelles rondes et rectangulaires². Le premier groupe est associé à la rotondité, le second au caractère anguleux. Peterfalvi a démontré le même type de faits en procédant différemment : il a

¹ « A study in phonetic symbolism », *J. exp. Psychol* 1929

² Kerbrat-Orecchioni, 1977, p.30

proposé un seul logatome en demandant de lui associer librement une qualité (1970, p. 79-88). Il en conclut qu'on trouve une correspondance entre les caractères physiques et symboliques des sons. Par exemple le lieu d'articulation et la sonorité suggèrent la taille et la clarté. Il suggère qu'on associe les voyelles graves articulées vers l'intérieur comme /u/ avec le caractère sombre parce que plus on pénètre dans le corps, plus il y fait sombre (p. 62-63). Il émet aussi l'hypothèse que si l'on associe le /i/ à la gentillesse et le /u/ à la méchanceté, c'est que l'obscurité associée au /u/ connote le danger. Selon lui, le /a/ est ressenti comme gros et gras parce que la bouche est grande ouverte au moment de son articulation. (Il est possible aussi que le graphisme de la lettre *a* s'associe au phonème dans l'esprit pour donner cette impression.) De même, Fónagy met en rapport la minceur attribuée au /i/ avec l'articulation qui contraint l'air à passer dans un canal étroit. Peut-être la graphie du *i* conforte-telle cette impression.

Fónagy a montré que les consonnes dures (/k/, /t/) sont plus fréquentes dans *Les Châtiments* de Victor Hugo, où le poète exprime sa colère contre Napoléon, alors que les consonnes douces (/m/, /l/) prédominent dans *L'art d'être grand-père*, où il exprime son amour pour ses petites-filles (1983, 69). La même opposition caractérise *Les Invectives* et *La bonne chanson* de Verlaine («Le langage poétique : forme et fonction», in *Diogène* 51). Les poètes exploitent donc les caractéristiques dures ou douces des sonorités selon le thème d'expression et les affects qui leur sont liés.

Les observations intéressantes de Fónagy dans le domaine poétique se vérifient dans la vie courante : une personne explosive utilise des consonnes dures dans ses colères avec des accents d'intensité plus marqués, tandis qu'une maman parle à son bébé avec des sonorités douces. Cette dernière exprime une fusion avec l'enfant par des sonorités presque sans interruption d'air, tandis que les discours furibonds font appel à la spécificité séparatrice des occlusives : les bilabiales /p/, /b/, les linguo-dentales /t/, /d/, et surtout des palatales (/k/, /g/), avec une plus grande efficacité de la consonne sourde par rapport à la consonne sonore (/p/ par rapport à /b/, /t/ par rapport à /d/ et /k/ par rapport à /g/).

Les sons semblent ne pas avoir de sens en langue, mais ils en ont dans les discours, ce qui retentit sur la langue. Il est remarquable que les vocables « papa » et « maman » s'opposent par l'occlusive bilabiale redoublée /p/ et la nasale bilabiale /m/. Jakobson avait posé la question : « Why *Papa* and *Mama* ? ». Fónagy relie l'articulation du /m/ aux mouvements des lèvres dans la succion du sein maternel, ce qui la relie à l'érotisme oral. Cette bilabiale nasale est particulièrement douce pour une consonne. Ces phonèmes ont le même point d'articulation, élément semblable qui permet la claire opposition d'une occlusive qui joue un rôle séparateur comme celui du père en interrompant le continuum sonore, tandis que la nasale laisse passer l'air en douceur en maintenant donc une certaine fusion. Les traductions de ces mots comportent les mêmes consonnes redoublées dans de nombreuses langues. A l'antagonisme force vs

douceur s'adjoint celui de séparation vs fusion. Selon Hermann, l'instinct d'agrippement évite l'angoisse de séparation. Pour y remédier, l'enfant s'approprie la médiation du langage, comme le montre Freud à propos du jeu de Fort-Da (1920).

La colère semble donc choisir des consonnes occlusives, de préférence sourdes, véhiculant très peu d'énergie, pour exploser dans la voyelle suivante, de même que la haine rentrée finit par se manifester de manière excessive. Elle correspond à la pulsion de mort qui interrompt le souffle de vie du continuum sonore, mais les pulsions de vie et de mort sont toutes deux indispensables au développement de l'être. Il semble que leur utilisation esthétique dans le symbolisme phonétique réponde à un besoin de les harmoniser.

De nombreux facteurs entrent en jeu de manière convergente dans le symbolisme phonétique : les qualités acoustiques des phonèmes, leur point d'articulation, des pulsions inconscientes et même l'influence du lexique de notre langue. L'interprétation des expériences de symbolisme phonétique conduit Fónagy dans *La vive voix* à associer la plus forte contraction musculaire à la dureté attribuée aux occlusives sourdes par rapport à la liquide /l/ par exemple. Le symbolisme phonétique n'est donc pas seulement un effet acoustique, mais il peut être déterminé par le niveau physiologique de la phonation. Et ce symbolisme joue un rôle important dans les connotations.

Chastaing attribue le symbolisme phonétique à un fait linguistique : la fréquence des voyelles claires est plus fréquente dans les mots dénotant la clarté que dans les mots relatifs à l'obscurité en anglais, en français et en italien. (*in* « La brillance des voyelles »). La voyelle /i/ est ressentie comme claire et joyeuse, alors que le /u/ est considéré comme sombre. Elle est pourtant moins gaie pour un anglais que pour un français ou un italien, peut-être à cause de l'influence de *bitter*, « amer » (Fonagy, 1983 : 58). Cela peut vouloir dire qu'on interprète les sons partiellement en fonction du lexique.

Si l'on essaie d'interpréter ces données sur notre vocabulaire français, l'effet de douceur du mot « losange » par rapport à l'effet de dureté du mot « parallélépipède » vient des sonorités douces du premier (une liquide, une sifflante sonore, une voyelle nasale, une chuintante sonore) et des trois occlusives sourdes du second. Mais à cet effet acoustique et articulatoire s'ajoute le fait que « losange » contient « ange », qui connote la douceur. De même, si l'on considère le nom propre « Amboise », les sonorités douces (voyelle nasale /ã/, semi-consonne /w/ et sifflante sonore /z/) sont interrompues par une occlusive (/b/) mais l'effet d'ensemble est relativement doux, d'autant plus que s'y ajoute le phénomène de paronomase qui lui associe « framboise », avec la connotation de texture moelleuse.

La corrélation entre le son et le sens est donc établie par des faits établis.

II Mimésis

L'œuvre de Platon intitulée « Cratyle », du IV^{ème} siècle avant J-C, est écrite sous forme de dialogue. Le personnage éponyme porte le nom d'un contemporain de Platon –son maître et ami- qui était disciple d'Héraclite. Il défend la thèse actuellement appelée « cratylisme » (terme de Barthes popularisé par Genette) selon laquelle « il existe une dénomination correcte naturellement adaptée à chacun des êtres ».

Humboldt dénonce le danger de réduire le langage à son aspect conventionnel dans *Latium und Hellas* (1806, III 167-170 ; II 59-64), texte présenté dans l'*Introduction à l'œuvre sur le kavi* (p. 19-22) :

« L'intérêt de la recherche linguistique a été fort compromis par la thèse réductrice qui, fondant le langage sur la convention, ne voit dans le mot rien d'autre que le signe d'une chose ou d'un concept existant indépendamment de lui. Sans doute s'agit-il là d'une thèse qui ne manque pas d'une certaine validité, mais qui, poussée dans ses dernières conséquences, se révèle absolument fausse, évacue l'esprit et la vie en devenant exclusive, et secrète une foule de lieux communs et couramment reproduits. »

Humboldt estime que l'esprit humain entre en résonance avec le monde et que la création d'un mot va bien au-delà de la dénotation « par les traits sensibles de la figure déterminée qu'il affiche. » Et il propose une théorie intéressante : le mot serait un écho sonore dans le monde sensible de la perception et de l'émotion.

« En prononçant le mot *Wolke* (nuage), on ne se réfère ni à la définition ni à une image imposée une fois pour toutes, de ce phénomène naturel. Les concepts et les images qui font corps avec sa perception, tout ce qui, enfin, de près ou de loin, en nous ou hors de nous, entretient quelque rapport avec lui, tout cela peut se retrouver à l'état condensé et concentré dans l'esprit sans risquer l'émiettement, parce que c'est un seul et même écho sonore qui en opère la convergence et la fixation. Mais il fait plus encore ; en restituant en même temps telle ou telle des émotions qui lui ont été antérieurement associées, et lorsque, comme c'est ici le cas, il est signifiant par lui-même - il suffit pour s'en convaincre de faire la comparaison avec *Woge* (lame), *Welle* (vague), *wälzen* (rouler), *Wind* (vent), *wehen* (souffler), *Wald* (forêt), etc. -, il fait entrer l'âme en résonance avec l'objet, soit directement, soit indirectement par l'évocation d'autres objets qui lui sont analogues. »

L'adéquation du son au sens ne relève plus du divin comme dans le *Cratyle*, mais la création du mot participe à la représentation mentale et affective. Si le cratylisme s'avère persistant, c'est parce que cela correspond à l'instinct de la langue, à l'intuition profonde du locuteur. Le conventionalisme correspond à la mode du moment, la norme actuelle, l'idée ambiante, mais va à l'encontre de notre nature intuitive. D'ailleurs les travaux des linguistes Sapir, Chastaing, Toussaint, Peterfalvi et Fonagy montrent que les locuteurs attribuent un sens aux sons : /i/ semble petit parce qu'il se prononce avec la bouche

presque fermée alors que /a/ semble grand parce que son articulation nécessite une ouverture plus grande ; la voyelle /i/ paraît plus claire et gaie parce qu'elle est aiguë et prononcée à l'avant de la cavité buccale alors que le /u/ (graphie « ou ») grave et prononcé en arrière de la bouche paraît plus sombre. Cependant le /i/ semble moins gai aux anglais qu'aux autres peuples européens (français et espagnols), sans doute à cause de l'influence du mot *bitter*, « amer » (Fonagy, 1983 : 58). Cela peut vouloir dire qu'on interprète les sons partiellement en fonction du lexique. Il s'agit de « l'union directe du sociologique et du physiologique » dont parle Mauss à propos de la danse (*op. cit.* p. 301)

M. Arrivé montre que l'arbitraire du signifiant par rapport au signifié « reste non démontré » par Saussure (2005 p 48). En effet, celui-ci s'appuie sur les réalisations différentes selon les langues de l'onomatopée croyant imiter le chant du coq : si le signe était motivé, les réalisations devraient être identiques, dit-il. Or elles se ressemblent en fait puisqu'il s'agit toujours d'une suite de voyelles interrompues par des occlusives. Par ailleurs, Saussure commence une démonstration du lien arbitraire entre signifiant et signifié (à propos du mot « bœuf ») mais opère un dérapage en passant du signifié au référent : il utilise les différences entre les langues française et allemande pour montrer que le signifié « bœuf » peut avoir des signifiants différents, mais cela entre en contradiction avec l'impossibilité de correspondance exacte entre les mots de langue différente qu'il met lui-même en évidence pour affirmer que les idées ne préexistent pas aux mots. Maurice Toussaint et Emile Benveniste ont tenté de démontrer au contraire que le signe était motivé, mais la rigueur de leur démonstration laisse à désirer aussi. Dans *Contre l'arbitraire du signe*, Maurice Toussaint dénonce le parti-pris accordé au signifié dans l'attribution d'un caractère arbitraire au signe linguistique. Benveniste, dans *Problèmes de linguistique générale*, écrit qu'il y a un rapport de « nécessité » entre signifiant et signifié, en se fondant sur la liaison entre l'image acoustique du mot et le concept de bœuf : « Entre le signifiant et le signifié, le lien n'est pas arbitraire ; au contraire, il est nécessaire ». Mais comme le précise Michel Arrivé (2005a), c'est un rapport de présupposition réciproque qui est démontré. Saussure, dans son *Cours de linguistique générale* tente d'établir l'arbitraire du signifiant par rapport au signifié parce que c'est un concept indispensable à la notion de valeurs oppositives des signes entre eux. « L'arbitraire du signe a pour fonction essentielle de permettre de poser le concept de valeur », écrit Michel Arrivé pour expliquer le mobile de Saussure, dont il cite ce passage très révélateur (*ibidem* p. 60) : « le choix qui appelle telle tranche acoustique pour telle idée est parfaitement arbitraire. Si ce n'était pas le cas, la notion de valeur perdrait quelque chose de son caractère, puisqu'elle contiendrait un élément imposé du dehors. Mais en fait les valeurs restent entièrement relatives, et voilà pourquoi le lien de l'idée et du son est radicalement arbitraire. ». Les théories de Saussure se sont diffusées, voire installées, si bien que l'arbitraire du signifiant reste

l'opinion la plus répandue aujourd'hui. Lui-même parle cependant de motivation relative, prenant pour exemple « dix-neuf », qui est relativement plus motivé que « vingt » puisqu'il est lié à « dix » et à « neuf ».

Anzieu explique ainsi l'origine du symbolisme phonétique : « L'enfant qui sommeille en chaque adulte accepte mal, après avoir grandi et appris à parler selon le code du langage naturel, l'arbitraire qui lie le signifiant au signifié et il conserve la nostalgie des systèmes de communication infralinguistique et du rapport symbolique entre les signes et leurs référents. » (1977, p.40). Roland Gori reprend l'hypothèse de Winnicott selon laquelle le babillage est un phénomène transitionnel et il l'élargit à toute la parole : l'espace transitionnel du jeu permet l'expression du désir dans le respect d'un code (2003, p. 77-96). C'est ainsi que l'expression du désir –dont la nostalgie du babillage et du symbolisme phonétique généralisé– s'infiltré dans la parole, à notre insu, notamment dans le symbolisme phonétique.

Le primat du signifiant n'est plus à démontrer en poésie. Selon Jakobson, la fonction poétique « projette le principe d'équivalence de l'axe de la sélection sur l'axe de la combinaison. » (1963, p. 220). L'harmonie imitative consiste à utiliser allitérations et assonances pour créer du sens. Le texte « tend bien souvent à remotiver les signes, à rétablir une adéquation entre signifiant et signifié pour en accentuer l'expressivité. Tel est notamment le cas de l'allitération, qui exploite une répétition de consonnes afin de redoubler, au niveau du signifiant, ce que le signifié représente (...) ou encore de l'assonance, qui applique le même procédé aux voyelles (...). La puissance suggestive de ces récurrences produit un effet poétique d'harmonie imitative qui, au juste, ne donne pas de sens au son lui-même. Sans annuler l'arbitraire linguistique des signes, elle établit au sein de l'énoncé des corrélations formelles qui deviennent, en tant que telles, significatives. » (Jean-François Jeandillou, 1997, p. 24-25). L'organisation structurante des sonorités d'un poème exhibe le primat du signifiant. Il en est de même des équivalences sémantiques créées à la rime. Mais ce n'est pas l'arbitraire du signe qui est en cause puisqu'il s'agit de création poétique et que la remotivation des signes nécessite un travail. Cependant ce travail poétique est une sorte de finition volontaire d'un premier jet issu de l'Inconscient, fondé sur des traces mnésiques et un désir de retrouver une unité perdue. La détermination de l'Inconscient s'avère extrêmement puissante, masquée par la « fonction de méconnaissance » du moi, selon l'expression de Jacques Lacan (2001, p. 157). Cela ne remet pas en cause la théorie saussurienne mais vient au contraire se confronter au système conventionnel dans une tension productive en tant que force antagoniste. C'est l'effet de l'ambivalence, de l'alliance des contraires, comme dans le phénomène de fusion vs séparation : la séparation ne se produit que si la fusion est d'abord assurée, la poésie ne peut éclore que si la langue est d'abord maîtrisée. Il en est de même pour les jeux de mots et l'humour. La langue sans ses manifestations inconscientes serait trop aseptisée, terne et dépourvue de fantaisie. Inversement,

les manifestations inconscientes déployées en dehors du système normatif avec une absence totale de maîtrise ne conduiraient qu'au délire. C'est leur alliance harmonieuse qui rend la langue vivante, susceptible de communication esthétique et pourvoyeuse de plaisir. Le symbolisme phonétique, sujet resté tabou, offre un chemin fructueux hors des sentiers balisés pour l'expression des affects et des fantaisies ludiques. Il se fonde à la fois sur des pulsions inconscientes, sur l'effet des sonorités selon leurs qualités acoustiques et le point d'aperture qui les caractérise, et sur les connotations des mots les contenant, voire celle des mots inclus dans les vocables concernés.

En outre la même sonorité peut se voir attribuer des connotations opposées selon son contexte. Par exemple, le /i/ peut évoquer la gaieté ou la douleur aiguë par son caractère anguleux. Comme les autres unités linguistiques, le phonème joue en interaction avec son contexte (phonématique, sémantique, syntaxique, rythmique, connotatif). Et comme dans le domaine des couleurs, l'ambivalence psychique s'y projette en y infiltrant la coprésence de sens contraires, qui ne sont pas nécessairement activés, mais qui sont prêts à l'être en fonction de leur entourage verbal.

Jakobson, dans son article « A la recherche de l'essence du langage » (in *Diogène* 51, 1965) cherche à cerner l'imitation du signifié par le signifiant, ou *mimesis*. Il reprend pour cela une notion de Peirce, celle de diagramme, qui représente les relations communes entre des parties de signifiant et des parties de signifié. Il les applique à la syntaxe, à la morphologie et au lexique. Par exemple, dans le domaine syntaxique, la succession *veni, vidi, vici* est dans le même ordre temporel que les événements. La hiérarchie sociale se reflète dans l'ordre des groupes nominaux de « Le Président et le Ministre prirent part à la réunion ». L'ordre grammatical général proposition conditionnelle-proposition principale et celui de sujet-objet correspond à l'ordre d'une antériorité sémantique de la conditionnelle et du sujet. En morphologie, les affixes occupent moins de place que la racine du mot dans le signifiant parce que du point de vue sémantique ce sont des éléments mineurs. Dans le degré de comparaison des adjectifs, l'accroissement sémantique est visible en volume de signifiant (high, higher, highest).

On peut remarquer que les enfants emploient cette technique de l'accroissement sémantique en doublant le volume verbal dans des expressions comme « Il est très très grand » ou « J'en veux beaucoup beaucoup ». En hébreu archaïque il en est de même : pour insister sur la quantité on redouble *meod* (« beaucoup »).

De même, Jakobson observe que le pluriel agrandit les noms et les verbes. En d'autres termes, il plaide pour une extension du concept de motivation relative. Saussure applique celle-ci aux dérivés et composés dans le domaine du lexique. Jakobson y ajoute les proximités sémantiques qui se traduisent par des ressemblances du signifiant (père, mère, frère). La paronomase « joue un rôle

considérable dans la vie du langage ». La valeur sémantique des sonorités est particulièrement évidente en poésie. Situer celle-ci en marge, c'est renoncer à une possibilité inscrite au cœur de la langue.

Un célèbre passage de Colette, dans le roman à tendance autobiographique *La Maison de Claudine*, relate les rapports d'une enfant avec le mot « presbytère » qu'elle avait entendu sans en connaître le sens. « J'avais recueilli en moi le mot mystérieux, comme brodé d'un relief rêche en son commencement, achevé en une longue et rêveuse syllabe... » L'impact des sonorités, occlusives dures suivies d'une dernière syllabe plus douce, la conduit à utiliser le vocable d'abord comme une injure envers des ennemis imaginaires, puis comme la désignation d'un petit escargot noir et jaune. L'ordre d'attribution sémantique suit celui des sonorités : d'abord l'agressivité correspondant aux occlusives /p/, /b/, /t/, qui évoque un « relief rêche » à la fillette, est adressée à des « bannis invisibles » ; la douceur finale du /r/ prolongé convient au petit escargot qui la séduit. Jean-Michel Adam (1976, p. 31) analyse cette réaction comme suit : « l'*e muet* donne cette impression d'inachèvement phonique aussitôt converti en termes de sens : « longue » (= matérialité phonique), et « rêveuse » (= connotation affective). ». L'enfant attentive à ses perceptions auditives s'était d'abord bien gardée de demander l'explication du mot « presbytère » pour en jouir à sa guise. Finalement elle se trahit en montrant l'escargot à sa mère : « Maman ! regarde le joli petit presbytère que j'ai trouvé ! ». Même à l'âge mûr, la narratrice semble regretter cette imprudence qui l'a conduite à abandonner un plaisir personnel.

Cela évoque dans le domaine du langage la même lâcheté d'abandon, nécessaire à l'apprentissage de la langue et du code social, que celle évoquée par Lacan à propos des soumissions diverses qui nous font renoncer à nos désirs jusqu'à la disparition essentielle de nous-mêmes (in *Séminaire VII*, à propos du « devoir de jouissance »). En effet la petite fille renonce à sa totale liberté pour adapter son usage du substantif aux normes conventionnelles. Quand elle apprend le sens de « maison du curé », elle ne l'accepte pas totalement, elle attribue le nom prestigieux à son lieu privilégié situé sur un mur. Elle continue à se l'approprier, mais elle cède sur un trait sémantique : il s'agit désormais d'un endroit. C'est en quelque sorte par ce type de concessions que l'on s'approprie l'utilisation sociale du langage tout en relâchant la toute-puissance jubilatoire du jeu infini des sonorités, de même que l'on s'adapte à la société en cédant sur toutes sortes de normes sociales bienséantes, au risque d'y perdre son être profond.

III L'**Inconscient collectif** joue un rôle dans l'évolution de la langue.

L'**Inconscient collectif**, théorisé par Jung, a été pris en considération par Mircea Eliade, Marcel Mauss et de nombreux autres auteurs sérieux. Les

réactions transgénérationnelles et les mots rêvés en langue étrangère inconnue du sujet témoignent de traces mnésiques inconscientes qui ne se limitent pas à l'histoire individuelle.

Nous sommes agis par nos forces inconscientes bien plus que par nos décisions volontaires, comme l'a montré Freud, et influencés par certains signifiants, comme l'a montré Lacan (*in* « L'instance de la lettre dans l'inconscient », 1986, p. 501-502) :

(...) c'est dans la chaîne du signifiant que le sens *insiste*, mais qu'aucun des éléments de la chaîne ne *consiste* dans la signification dont il est capable au moment même. ». Comme les lapsus, le symbolisme phonétique apparaît de manière disséminée, si bien qu'il est difficile pour l'instant d'y observer des lois. Cependant le retour à l'origine, constaté par Ferenczi et Groddeck dans le désir individuel de retour à l'état fœtal, l'est aussi dans le domaine collectif par Eliade à propos des mythes et des religions (1971). Or on peut voir un retour à l'origine de notre Inconscient linguistique langagier : un retour au symbolisme phonétique d'une langue initiale, une résurgence de racines de mots et une réactivation de l'énantiosémie (ou coprésence des contraires) très fréquente dans les langues anciennes³.

L'évolution phonétique semble en témoigner. La conception du linguiste Orr est intéressante à ce sujet. Orr⁴ fait remarquer que le caractère symbolique rend compte, dans certains cas, de l'évolution des mots : le latin *parvus*, « petit », avec des voyelles postérieures, a cédé la place dans les langues romanes à *piccolo*, *chico*, *petit* avec des voyelles antérieures (Peterfalvi, 1970, p. 68). En d'autres termes, l'Inconscient collectif nous mène à transformer nos langues pour retrouver l'adéquation entre le sens de « petit » et le caractère symbolique du « i ». Il serait certainement possible d'en trouver d'autres exemples.

En outre la résurgence de certaines racines et ressemblances phoniques est remarquable. Max Müller avait déjà attiré l'attention sur ce phénomène par un ample travail sur les racines de mots (Desmet, 1996, p. 104-147). Il avait un certain succès en 1860 en France, mais il fut rejeté ensuite pour des raisons politico-religieuses, surtout politiques, lors de la guerre de 1870 : d'origine allemande, il s'est prononcé en faveur de l'Allemagne et de l'annexion de l'Alsace-Lorraine.

L'étymon de *mot* est le *mutum* latin qui serait issu d'une onomatopée /mut/ désignant la voix humaine. Au XVII^e siècle, dans l'expression *ne souffler mot*, la particule négative *pas* peut se substituer à *mot*. Lacan associe le mot à ce qui se tait (*Séminaire VII*) ; la forme initiale *motus* signifie le silence. Le mot

³ voir ma thèse *Ambivalence et énantiosémie*, à paraître en 2011 chez Lambert-Lucas (peut-être sous le titre *Énantiosémie*)

⁴ 1944, « On some sound values in English », *Brit. J. Psychol.*, 35, 1-8

peut donc être associé à son opposé, le silence, voire au silence de la mort. Or l'origine /mut/ du vocable *mot* est précisément le terme qui désigne la mort en ancien hébreu. Il semble que l'Inconscient collectif soit allé rechercher cette racine hébraïque désignant la mort pour l'attribuer au mot. En outre, il existait antérieurement à la Genèse biblique un dieu de la Mort appelé Môt (Eliade, 1976, p. 170). L'expression « échec et mat » vient de *sha mat* : « le roi est mort » (il ne peut plus bouger). Selon Ouaknin, qui rapporte les propos de la cabale, la résurrections des morts est la résurrection des mots (p. 193), revivifiés par la recherche de sens et l'interprétation personnelle, outre les vibrations phoniques des voyelles surajoutées au texte ; car la vitalité de l'homme dépend de sa capacité à interpréter les textes. De ce point de vue, on pourrait prendre au sérieux l'aphorisme « Le mot, c'est la mort sans en avoir l'R » de Ripotois, dont figure une autobiographie fictive dans *Les Remembrances du vieillard idiot*, roman de Michel Arrivé. Le mot et la mort sont effectivement liés car les mots tuent.

Spitz a montré que la liaison entre l'amour et la vie pouvait s'observer chez les nourrissons, qui risquaient la mort en étant séparés de leur mère. Toute parole haineuse risque de mener au désinvestissement. Et la haine provocatrice de mort pourrait se véhiculer dans la violence de la langue, selon Lecercle (1990), qui évoque Jeanne Favret-Saada, ethnologue de culture psychanalytique, laquelle (2007) attire l'attention sur la paronomase mot/mort et met en lumière le performatif de « vous êtes ensorcelé ». Les sorcières n'existent pas, on leur attribue un pouvoir. Mais l'effet de ces mots est de tuer. La plus grande victime est la personne désignée comme sorcière, qui a trois sortes de réactions : mourir (les mots tuent), nier (mais souvent elle tombe malade), ou écrire une fiction, un récit de sorcellerie qui la désenvoûte. En d'autres termes, la haine qui tue peut opérer ses méfaits *via* le langage et sa nocivité peut s'évacuer *via* l'écriture. L'ambivalence de la langue et de la pensée atteint son paroxysme dans son utilisation comme instrument de vie ou de mort.

Dans *L'Ensorcelée* de Barbey d'Aurevilly, la croyance en l'effet désastreux de la « male herbe » cotentinoise provoque trois décès. Or cette superstition n'est jamais qu'une pensée erronée, qui influence dangereusement le destin des êtres. A l'instar de Jeanne, l'héroïne de l'ouvrage évoqué, des humains bien réels se précipitent dans les catastrophes qui leur sont prédites, ce qui montre l'influence de la pensée (associée ici à la croyance) sur le comportement et celle de la haine susceptible de tuer. Mauss (1950 ; 1983 p. 323-330) explique l'effet de la magie et de la sorcellerie par la croyance en leur efficacité : celui qui croit qu'il va mourir meurt.

Le mot est donc lié à la mort de multiples façons, le plus souvent à notre insu, ce qui explique le fait que l'Inconscient collectif langagier rapproche leurs racines étymologiques. La parole est également liée à la vie : dans la Genèse biblique, la parole divine crée l'univers et la vie ; une cure psychanalytique, dans laquelle les soins se pratiquent par la parole, peut améliorer l'état

psychique du patient. L'instinct de vie et l'instinct de mort sont d'ailleurs étroitement liés. Selon Groddeck, la vie humaine est une compulsion de retour vers l'état fœtal (1964, p. 20). Ferenczi écrivait déjà en 1924 dans *Thalassa* que la tendance biologique la plus profonde était la régression prénatale (1924, p. 64 et 103). Lucien Israël commente cela en écrivant que la satisfaction de la pulsion consiste à réduire les tensions à zéro, ce qui correspond à la mort ((1967 ; 2003 p. 38). Il propose d'appeler la pulsion de mort pulsion « de sommeil ou de repos » puisqu'il s'agit de retour à l'inanimé (1977-1978 ; 1998 p. 164).

Peu de gens s'avouent être suicidaires et pourtant les accidentés sont en détresse, comme en témoigne le personnel des urgences. Le désir de mort est nié, peut-être parce que la mort effraie, peut-être parce que la joie de vivre est plus sympathique et le bonheur de bon ton, mais l'instinct vital décroît avec chaque deuil, chaque rupture, chaque désillusion si bien que *Thanatos* finit par l'emporter. Peut-être la prise de conscience de notre désir de mort éviterait-elle qu'il nous mène à l'accident, puisque ce qui reste inconscient surgit à notre insu dans nos vies et les perturbe, voire les anéantit. Marguerite Yourcenar écrit dans *Feux* : « La mort, pour me tuer, aura besoin de ma complicité ».

L'Inconscient collectif connaît aussi une pulsion de mort qui trouve son aboutissement dans la disparition des civilisations et se manifeste dans les fantasmes de nouvelle guerre mondiale et de fin du monde : la crainte mène directement à ce que l'on redoute. Mircea Eliade montre bien le retour à l'origine dans le domaine mythologique et religieux (1949, 1969 & 1971, 1978). Jung, Mauss, Eliade constatent une dangereuse dissociation actuelle de l'humain qui renonce à sa totalité. Il semble que la négligence de l'Inconscient collectif puisse se révéler catastrophique. Quoi qu'il en soit, il est à l'origine du retour à la racine étymologique originelle.

Le terme hébraïque *davar* signifie à la fois « le mot » et « la chose ». C'est peut-être que le mot imite la chose. Et si le langage est d'origine onomatopéique et motivé, comme le disent l'écrivain Nodier et les linguistes Guiraud et Desmet, cela explique le retour aux racines étymologiques originelles. Quoi qu'il en soit, l'Inconscient collectif nous y ramène et cela se manifeste par un phénomène observé par le linguiste Carl Abel, contemporain de Freud, qui voulait illustrer sa théorie selon laquelle les mots pouvaient inverser aussi bien leurs phonies que leurs sens. Les métathèses et anagrammes dont il avait observé la fréquence en Egyptien ancien lui semblent concerner d'autres langues aussi et même s'imposer entre différentes langues. Il donne des exemples, parfois imprudemment, reproduits par Freud à la suite de l'article sur les sens opposés des mots primitifs (in *L'inquiétante Etrangeté*): des métathèses apparaissent dans l'anglais *boat*, « bateau », et *tub*, « baquet, rafiote » ; dans *care* et *reck*, « se soucier », le second étant rare et poétique . D'une langue à l'autre, on observe le même phénomène, parfois pour désigner le même sens (*Topf* et *pot*, « pot » respectivement en allemand et en anglais ; *leaf* et *folium* respectivement en anglais et en latin), parfois pour désigner deux sens opposés comme si

l'inversion phonique désignait une inversion sémantique : l'anglais *hurry* , « hâte » et l'allemand *Ruhe*, « calme, tranquillité ».

Freud met en relation ce phénomène d'inversion phonique avec le travail du rêve qui « inverse son matériau représentatif à des fins diverses » (1933. p. 60) et avec cette autre manifestation psychique constituée par les contes : « la déesse de la mort est remplacée par la déesse de l'amour et ses équivalents à figure humaine » (p 77) par l'effet d'une antique ambivalence qui existe également dans les mythes. Aphrodite est liée à Perséphone, les divinités maternelles des peuples orientaux sont à la fois génitrices et destructrices. Les travaux d'Abel passionnent Freud parce qu'il voit dans l'antithèse et la métathèse les reflets d'une profonde ambivalence caractérisant le psychisme.

Mais Benveniste va s'acharner à discréditer les travaux d'Abel, peut-être par réticence envers la psychanalyse, peut-être par agacement envers Lacan. Il essaie de démontrer qu'il s'agit de fausses étymologies, alors qu'Abel n'a probablement jamais prétendu que ses rapprochements phoniques correspondaient à la même racine ; il arrive cependant que ce soit le cas, contrairement à ce que prétend Benveniste. Celui-ci reproche à Abel de « rassembler tout ce qui se ressemble ». Et Michel Arrivé de rappeler que Saussure méditait sur *décrépi* et *décrépit* . En outre, il fait valoir le fait qu'il n'y a pas d'erreur d'Abel en ce qui concerne le mot *sacer* « saint et maudit ». Freud commentait ce cas de l' « Appendice d'exemples de sens opposés en Egyptien, indo-européen et arabe » d'Abel en ces termes : « Le sens opposé est encore tout entier présent sans modification de la phonie. » (*op. cit.* p 57). Selon Benveniste, « ce sont les conditions de la culture qui ont déterminé vis-à-vis de l'objet sacré deux attitudes opposées. » (*op. cit.* p. 81). Voici la remise en question de Michel Arrivé à ce sujet : « Et le commentaire de Benveniste en vient presque à rencontrer, après un détour, la pensée même qu'il croit critiquer. Car les deux « attitudes opposées » déterminées par la culture à l'égard du même objet, ne serait-ce pas précisément deux... signifiés, et du coup deux signifiés opposés quoique manifestés par le même signifiant ? » (2005, p 188). On pourrait ajouter que l'expression « monstre sacré » à propos d'écrivains admirés exhibe le caractère ambivalent de « sacré ». Il semble même que le sacré possède toujours un caractère ambivalent, comme tendent à le suggérer les paradoxes qui abondent dans les textes sacrés.

D'une part Freud a cité les exemples d'Abel sans ses théories et d'autre part Benveniste ne s'est fondé que sur l'ouvrage de Freud sans lire les travaux d'Abel qui ne sont pas traduits en français. Il s'est montré injuste envers Abel et sa notoriété est telle qu'Abel n'est pas pris au sérieux. Or ce qu'il a remarqué là, qui ne correspond pas toujours au même étymon, n'en est pas moins très intéressant et peut s'expliquer autrement. Par exemple il associe le latin *clam* « secrètement, doucement, en silence » à *clamare* « crier, dévoiler » alors qu'il n'y a pas de rapport étymologique. Mais ces ressemblances phoniques peuvent très bien être survenues par l'effet de l'Inconscient collectif langagier qui tend à

réactiver l'énantiosémie originelle, ou coprésence des contraires, fréquente dans les langues anciennes (voir ma thèse, J. Larue-Tondeur, *Ambivalence et énantiosémie*, à paraître en 2011 chez Lambert-Lucas). Les ressemblances phoniques, correspondant à des sens voisins ou opposés, attestent de cette influence méconnue qui oriente la langue vers une adéquation ancienne entre le mot et la chose et/ou vers l'énantiosémie, reflet de l'ambivalence.

Conclusion : Le symbolisme phonétique, à savoir la corrélation entre sens et sonorités, est un fait établi qui se manifeste dans la parole, surtout poétique. Il est à l'œuvre dans notre Inconscient qui s'infiltré dans nos paroles jusqu'à influencer les sonorités de nos discours et l'évolution phonétique.

L'Inconscient collectif, théorisé par Jung (1912 ; 1996), guide les groupes sociaux et l'humanité comme l'Inconscient individuel guide chaque personne. Freud a montré que l'Inconscient individuel se manifeste dans les discours, notamment sous forme de lapsus, qu'il considère comme l'émergence de désirs inconscients(1904 ; 1999). L'Inconscient collectif langagier apparaît au moins dans les trois domaines suivants : l'évolution phonétique qui ramène au symbolisme phonétique initial, la résurgence de certaines racines et ressemblances phoniques et enfin l'énantiosémie ou coprésence des contraires.

Bibliographie :

- Adam Jean-Michel, *Linguistique et discours littéraire* (1976, Larousse, Paris)
- Anzieu Didier, *Psychoanalyse et langage ; du corps à la parole* (2003, Dunod, Paris)
- Arrivé Michel, *Langage et psychoanalyse, linguistique et inconscient* ((1994) 2005, Ed. Lambert-Lucas, Limoges)
- Arrivé Michel, *Le Linguiste et l'Inconscient* (2008 , Ed. PUF, Paris)
- Benveniste Emile, (1966) 1974, *Problèmes de linguistique générale*, t.I, Paris, Gallimard
- Chastaing Maxime, 1958, « Le symbolisme des voyelles, signification des i », *Journal de Psychologie*°55 : 403-423 et 461-481
- Chastaing Maxime, « La brillance des voyelles » (1962, in *Archivum Linguisticum* n°14, p.1-13)
- Chevalier Jean et Gheerbrant Alain, *Dictionnaire des symboles* (1997, Ed. Laffont, Paris)
- Damourette et Pichon, *Des mots à la pensée. Essai de grammaire de la langue française* (1930 tome I & 1943 tome VI, d'Artrey, cité par M. Arrivé 2005)
- Desmet Piet, *La Linguistique naturaliste en France (1867-1922)* (1996, Peeters, Leuven-Paris)
- Eliade Mircea, *La Nostalgie des origines. Méthodologie et histoire des religions* (The Quest, meaning and history in religion), traduction de Henry Pernet et Jean Gouillard, Paris, Gallimard, 1971

- Eliade Mircea, *De l'Âge de la pierre aux mystères d'Eleusis. Histoire des croyances et des idées religieuses*, t. 1, Paris, Payot, « Bibliothèque historique », 1976
- Favret-Saada Jeanne, *Les Mots, la Mort, les Sorts* (2007, Paris, Gallimard)
- Ferenczi Sandor, (1919-1926) 1974, *Psychanalyse III*, traduit par J. Dupont et M. Viliker, Paris, Payot
- Fónagy Ivan, *La vive Voix* (1983, Ed. Payot, Paris)
- Freud Sigmund, (1904) 1999, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, traduit par Jankélévitch, Paris, Payot)
- Freud Sigmund, (1933) 1985, *L'Inquiétante étrangeté et autres essais*, trad. Bertrand Féron, Paris, Gallimard
- Gori Roland, « Entre cri et langage » (in Anzieu Didier, *Psychanalyse et langage ; du corps à la parole*, 2003, Dunod, Paris)
- Groddeck Georg, (1909-1933) 1969, *La maladie, l'art et le symbole*, traduit de l'allemand par Roger Lewinter, Paris, Gallimard
- Guiraud Pierre, *Structures étymologiques du lexique français* ((1967) 1986, Payot, Paris, 278 p.)
- Guiraud Pierre, *Dictionnaire des étymologies obscures* (1982, Payot, Paris)
- Humboldt (von) Wilhelm, *Introduction à l'œuvre sur le kavi* (1836, traduit en français par Pierre Caussat, 1974, Paris, Seuil, 444 p)
- Jakobson Roman, 1951, «A la recherche de l'essence du langage» in *Diogène* 51
- Jakobson Roman, 1963, *Essais de linguistique générale*, t.I, trad. N. Ruwet, Minuit, Paris
- Jeandillou Jean-François, *L'Analyse textuelle* (1997, Ed. Armand Colin, Paris)
- Jung Carl Gustav, *Métamorphoses de l'âme et ses symboles* ((1912) 1996, Garnier-Flammarion, Paris)
- Lacan Jacques, *Ecrits* (1966, Ed. du Seuil, Paris)
- Lacan Jacques, *Séminaire VII : L'Éthique de la psychanalyse* (1986, Seuil, Paris)
- Lacan, *Autres écrits* (2001, Ed. du Seuil, Paris)
- Larue-Tondeur Josette, *Ambivalence et énantiosémie* (à paraître en 2011 chez Lambert-Lucas, peut-être sous le titre *Énantiosémie*)
- Lecercle Jean-Jacques, *The Violence of language* (1990, Londres, Routledge)
- Mauss Marcel, *Sociologie et anthropologie* (1950, PUF, Paris)
- Ouaknin Marc-Alain, *Concerto pour quatre consonnes sans voyelles* (1991) 1998, Payot&Rivages, Paris
- Peterfalvi Jean-Michel, *Recherches expérimentales sur le symbolisme phonétique*, 1970, Paris, CNRS
- Platon (~385 av. J-C) 1999, *Cratyle*, traduit par Chantal Marboeuf et J.-F. Pradeau, Paris, Flammarion
- Saussure Ferdinand, (1916) 1971, *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot
- Spitz René A., (1957) 1962, *Le Non et le Oui. La Genèse de la Communication humaine* Paris, PUF (trad. de *No and Yes*, New York, International Universities Press)
- Toussaint Maurice, 1983, *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier Érudition.

Corpus :

ARRIVE Michel, 1977, *Les Remembrances du vieillard idiot*, Paris, Flammarion,

BARBEY D'AUREVILLY Jules, (1852) 1964, *L'Enfermée*, in *Œuvres complètes* t.1, Paris, Gallimard

COLETTE Sidonie Gabrielle, (1922) 1978, *La Maison de Claudine*, Paris, Garnier-Flammarion